

ANDREAU (J.), DESCAT (R.), *Esclave en Grèce et à Rome*. - Paris : Hachette Littératures, 2006. - 310 p. : bibliogr., index. - ISBN : 2.01.235371.1.

Après l'essor des études sur l'esclavage grec et romain dans les années 1970-1980, la question semble avoir un peu moins intéressé les chercheurs en histoire sociale ces deux dernières décennies. Les élites et la classe des notables en général sont passées au premier plan des études ; ces couches de la société ont l'avantage d'être servies par une abondante documentation épigraphique comme nulle autre catégorie sociale de l'Antiquité gréco-romaine n'en offre l'équivalent. Cette évolution de l'histoire sociale reflétait finalement l'abandon de l'un des grands thèmes de l'historiographie de l'après-guerre qui tendait à découvrir les composantes les plus modestes des sociétés du passé<sup>1</sup>.

---

1. Outre les colloques de Besançon, il faut penser aux synthèses d'Y. GARLAN, *Les esclaves en Grèce ancienne*, Paris 1982, de J.-CHR. DUMONT, *Servus. Rome et l'esclavage sous la République*, Rome 1987, de K. BRADLEY, *Slavery and Society at Rome*, Cambridge 1994.

Les grandes synthèses sur l'esclavage antique auxquelles on avait jusqu'ici recours dataient donc : la bibliographie qui clôt cet ouvrage permet de le constater (p. 291-298). La recherche avait pourtant continué à avancer sur des points précis. Le premier mérite du livre de R. Descat et J. Andreau est donc d'offrir un nouveau bilan des connaissances sur les esclaves gréco-romains, qui forment « l'autre face de la société » (p. 27). Ce bilan tient compte aussi bien des recherches récentes que du renouvellement des problématiques. L'un des changements de perspective tient à l'attention plus grande aux individus, ce qui vient équilibrer les approches collectives : cet ouvrage porte sur l'esclave, comme son titre l'indique, non sur l'esclavage ou les esclaves, ce qui ne signifie naturellement pas que les problèmes liés aux statuts ou aux groupes aient été évités, bien au contraire. Mais des passages comme celui qui évoque le suicide pour échapper à l'esclavage (p. 222) montrent l'originalité de cette démarche. En cela, le livre de R. Descat et J. Andreau est de son temps. C'est dire si chercheurs et étudiants trouveront ici une présentation stimulante de cet aspect de la société gréco-romaine. Mais il serait réducteur de n'y voir qu'un manuel à destination de l'Université. Sans parler de l'écho qu'il pourra trouver depuis que l'histoire de l'esclavage a retrouvé une brûlante actualité dans l'espace public, les notes copieuses regroupées en fin de livre montrent que ce livre est bien un travail destiné à participer aux débats scientifiques.

L'une de ses originalités est d'aborder les questions à la fois pour la Grèce et pour Rome. En cela, il s'inscrit dans une tradition ancienne. En 1847, Henri Wallon (*Histoire de l'esclavage dans l'Antiquité*, nouvelle édition présentée par J.-Chr. Dumont, Paris, 1988) adoptait déjà une telle perspective, même si le monde romain y tenait une place prédominante. Plus près de nous, Moses I. Finley (*Esclavage moderne et idéologie moderne*, Paris, 1979, trad. fr. de D. Fourgous) avait lui aussi examiné certains problèmes liés à l'esclavage pour l'ensemble de

l'Antiquité classique, comme il l'avait du reste fait aussi à propos de l'économie. Ici, le but est atteint par la collaboration d'un spécialiste du monde grec (R. Descat) et d'un autre du monde romain (J. Andreau). Mais la démarche globale n'en est pas moins consciente et justifiée. Pour les auteurs, il y a en effet une « cité antique » où le développement de l'esclavage s'est produit de façon similaire en Grèce et en Italie (p. 63). Plus loin, ils constatent que « les différences entre la Grèce et Rome [...] n'empêchent pas une solide continuité » (p. 270-271). La présentation sépare certes ces deux espaces à l'intérieur de chaque chapitre et pour chaque grand aspect. Mais cela est fait avec souplesse, car le monde grec n'est pas toujours le premier abordé surtout lorsqu'il est plus mal connu sur tel point précis. C'est par exemple le cas à propos du pécule, pratique bien encadrée à Rome et bien connue par les sources, mais beaucoup plus mal appréciée pour la Grèce qui est donc, ici comme sur d'autres points, présentée après le monde romain.

L'ouvrage de R. Descat et J. Andreau suit un plan à la fois chronologique et thématique. Un premier chapitre s'attache à définir ce qu'était un esclave dans l'Antiquité gréco-romaine (« Qu'est-ce qu'un esclave ? », p. 13-27). La réponse à cette question est loin d'être simple, tant les formes d'esclavages sont différentes ; elle s'articule autour de l'idée de propriété, même si cela est moins vrai des dépendants ruraux tels que le monde grec les a connus. La nature esclavagiste de la société gréco-romaine est clairement établie (p. 23-27). Cette notion de société esclavagiste (*slave society*) est présente dans la réflexion depuis longtemps. M. Finley l'avait par exemple assez souvent employée. Elle qualifie une société où les esclaves sont nombreux, où ils se rencontrent dans beaucoup d'activités, où il est nécessaire de statuer à leur sujet. C'est finalement une société profondément modelée par la présence des esclaves, alors qu'une société à esclaves (*society with slaves*) n'en comporte qu'un nombre assez faible. Le deuxième chapitre (« Les premières formes

de l'esclavage », p. 29-63) est chronologique. Il essaye de dater la mise en place de la société esclavagiste. Alors que la Grèce du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. et le monde des poèmes homériques paraissent être plutôt des sociétés à esclaves, c'est à l'époque archaïque qu'eut lieu la naissance d'une société esclavagiste, avec l'apparition d'un approvisionnement régulier d'esclaves et la définition par les cités d'un statut servile. Rome connaît une évolution semblable, mais plus tardive, car le tournant crucial n'aurait eu lieu qu'au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. Les chapitres suivants, sauf le dernier, concernent les époques où la Grèce et Rome ont connu une société esclavagiste. Les aspects démographiques sont les premiers abordés (chap. 3, « Une population d'esclaves », p. 65-105) avec un examen des quelques chiffres conservés. Il en ressort que les esclaves n'ont jamais composé la majorité des populations. Jean Andreau estime par exemple que dans l'Italie du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C., époque et région où les esclaves étaient les plus présents, ils n'ont jamais dépassé 30 à 40 % de la population. La question de l'approvisionnement est abordée dans ce même chapitre. Celui qui suit (chap. 4, « Esclave et vie économique », p. 107-151) examine secteur par secteur les fonctions dévolues aux esclaves. Il traite ensuite du pécule et de ceux que les Romains appelaient les esclaves préposés et s'achève sur le problème de la rentabilité économique du travail servile. Sur ce point, la réponse des auteurs est assez différente de celle à laquelle on est habitué depuis l'époque de Finley qui trouvait à l'esclavage des causes avant tout sociales et idéologiques : elle met plutôt en avant ce qu'ils appellent l'attractivité de l'esclavage, c'est-à-dire la continuité et la flexibilité du travail qu'ils offrent. Le cinquième chapitre (« L'esclave dans la maison et dans la société », p. 153-220) est le plus copieux de tous et apparaît un peu comme le cœur de l'ouvrage. Il traite des questions depuis longtemps débattues du statut de l'esclave au regard des institutions et du droit, il aborde les façons dont l'esclavage

a été considéré dans la pensée gréco-romaine<sup>2</sup>, mais il est aussi résolument consacré à la vie des esclaves, à leurs relations avec leurs maîtres, à leur religion et à leur participation à la guerre. Le dernier chapitre thématique (chap. 6, « Comment sortir de l'esclavage ? », p. 221-251) examine les résistances individuelles et collectives (la fuite, les révoltes) et enfin l'affranchissement. Le livre se clôt par un chapitre relatif à l'esclavage à la fin de l'Antiquité (chap. 7, « L'esclavage à la fin de l'Empire d'Occident », p. 253-271) qui permet d'apprécier les ruptures avec l'époque précédente et les mutations qui conduisirent à la longue survie de l'esclavage dans l'Occident du haut Moyen Âge.

Ce livre commun à deux auteurs est parfaitement réussi. Si le foisonnement des publications rend de plus en plus improbable que les mêmes personnes puissent avoir une connaissance précise de l'Antiquité gréco-romaine dans sa totalité, la séparation qui tend à s'établir entre spécialistes du monde grec et spécialistes du monde romain n'est pas toujours très saine. On ne peut que souhaiter la multiplication de collaborations semblables à celle-ci. Il y a là, pour l'histoire économique et sociale sans doute, mais probablement aussi pour d'autres domaines, une façon particulièrement stimulante de réfléchir et de comparer les traditions historiographiques. Ce livre a d'autres mérites encore qui en font tout son intérêt pour l'histoire sociale mais aussi économique. Il s'efforce toujours de définir clairement le vocabulaire, ce qui ne va pas sans la remise en cause d'expressions reçues<sup>3</sup>.

Enfin, il n'élude jamais les grandes questions, mais il évite aussi de les poser de façon trop abstraite.

CHRISTOPHE CHANDEZON

---

2. Le récent recueil de sources de P. GARNSEY, *Conceptions de l'esclavage d'Aristote à saint Augustin*, trad. fr. d'A. HASNAOUI, Paris 2004 (l'édition originale en anglais est de 1996) est aussi très commode pour cette question.

3. Voir par exemple ce que R. Descat écrit p. 145 sur les *chôris oikountes*.